

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Le Théâtre qu'on joue

André Dionne

Numéro 23, automne 1981

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40232ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Jumonville

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Dionne, A. (1981). Compte rendu de [Le Théâtre qu'on joue]. *Lettres québécoises*, (23), 39–41.

Le Théâtre qu'on joue

par André Dionne

**Les dernières chaleurs et
Transport en commun**
de Louise Roy et Michel Chevrier
au Théâtre des Voyagements

Dans *Les dernières chaleurs*, Royal Bombardier, pusher et drogué, rêve d'écrire un best-seller. Il passe ses vacances dans un chalet en compagnie de sa petite amie niaise et stupide qui ne cesse de l'admirer et d'entretenir ses phantasmes de rocker avorté. Claudette, soeur de ce grand-parleur-petit-faiseur, est le genre de fille à la recherche de l'exotisme sexuel. Elle suit des cours de langue qui ne sont qu'un prétexte pour baiser avec des garçons de différentes nationalités. Cette rencontre du frère et de la soeur devient un étalage de rêves déçus. En fait, les personnages sont intéressants mais il manque une suite à cette pièce trop courte où le projet de voyage de Claudette ne suffit pas à nouer l'action.

Le sujet de *Transport en commun*, est beaucoup mieux développé. Rolande Carrier, vendeuse de toupets, soeur détroquée et mariée, répand sa philosophie jovialiste partout où elle cause. Assise dans l'autobus, elle engage la conversation avec une jeune dame. Confidences de l'une, conseils de l'autre. Bref, un portrait drôle qu'on regarde comme à travers une loupe.

Ces deux pièces s'inscrivent dans le courant hyperréaliste du théâtre québécois. À partir de situations simples et en apparence non-dramatique, Louise Roy et Michel Chevrier créent des personnages fascinants qui oscillent entre l'ordinaire et l'extra-ordinaire.



Gilles Renaud, Muriel Dutil, Suzanne Champagne dans *Les dernières chaleurs*.

La Saga des poules mouillées
de Jovette Marchessault
au Théâtre du Nouveau Monde

Avec cette saga, nous plongeons aux entrailles de la culture féminine. Jovette Marchessault grandement étonnée par les oeuvres de Laure Conan, Germaine Guèvremont, Gabrielle Roy et Anne Hébert, met ces quatre auteurs en relations dans un espace mythique qui n'a rien à voir avec les anecdotes concernant leurs publications et leur biographie. Elle récupère l'écriture féminine, lui crée une mémoire rebelle. Elle projette ces fantasmes dans des têtes qui ne nous ont pas toujours donné une image très émancipée des femmes de leur époque. Dans cette aventure mythique, c'est plutôt de la remise au monde de la femme par elle-même dont il est question.

Laure Conan, « l'ancienne », est une jument qui retrouve son corps en galopant. Une force de la nature hantée par la peur de voir brûler ses livres. Germaine Guèvremont, « la paroissienne », devient la spécialiste du commérage et des alcools de bébites. Gabrielle Roy, « petite corneille », représente la femme des ailleurs qui se rapelle cinq jours avant sa naissance. Anne Hébert, « tête nuageuse », devient une femme biscotte buvant à tout ce qu'elle voit dans nos yeux. Imaginez la révolte qui gronde au coeur de ces totems devenus subitement féministes. La langue éclate et se répercute d'images en symboles. Car Jovette Marchessault écrit d'une façon admirable et sa manière de transcender la réalité par l'imaginaire nous situe dans un monde hors références où un nouvel univers s'engendre.

À la mise en scène, Michelle Rossignol nous livre l'ardeur et la fougue d'un verbe puissant. Elle a choisi quatre de nos plus grandes comédiennes (Charlotte Boisjoli, Monique Mercure, Andrée Lachapelle et Amulette Garneau) dont l'interprétation touche à chaque détour.



Andrée Lachapelle, Charlotte Boisjoli, Monique Mercure et Amulette Garneau dans *La Saga*.



Photo : D. Kieffer

Roger Blay, Denis Bouchard, Louison Danis — Debout : Yvon Leroux, Louise Leparé et Sylvie Léonard dans *J'te l'parle mieux*.

J'te l'parle mieux quand j'te l'écris
du Suzanne Aubry
 au Théâtre d'Aujourd'hui

Cet album de sentiments organisé par Suzanne Aubry donne un style plus théâtral à certaines des lettres publiées par Robert Blondin dans *Chers nous autres*. Il retrace l'époque 1870-1970. Le peuple parle de sa vie quotidienne trébuchant de joie en tristesse. De l'anodin au tragique, l'homme s'affirme, essaie d'écrire en parlant. Dans un style direct (parfois emprunté) ces missives traduisent notre identité nationale encore tiraillée entre la raison et l'émotivité.

Cette petite histoire fascine en nous décrivant l'atmosphère des événements vécus par toute une galerie de personnages. Qu'il s'agisse d'un soldat au front, d'un collégien au pensionnat, d'un père en vacances aux U.S.A., d'une soeur et d'un curé, on sent toujours cette spontanéité naïve censurée par une morale du non-dire qui se libère dans un style original et coloré. Ce passé réactualisé à travers une soixantaine de personnages découvrant dans un grenier les lettres, costumes et objets évocateurs hante encore notre mémoire collective.

On se demande devant un tel acte théâtral de Suzanne Aubry, organisatrice des lettres, de Jacques Rossi, metteur en scène et des six comédiens, comment la magie des mots transcende la non-action. On écoute (comme des voyeurs impénitents) nos familles se révéler. On s'est peu parlé, mais on s'est écrit discrètement l'essentiel.

Stand-by

de Pierre Lebeau et Danièle Panneton

une production des Pichous au Conventum

Le titre même de la pièce nous donne l'unité de ton du spectacle. Tout est en stand-by. D'abord le sujet qui nous met en présence de trois femmes encore dans l'antichambre du féminisme, puis l'action qui reste en attente et enfin le texte qui veut dire cent dires sans parti pris.

Sonia Béland, chômeuse dans tous les domaines de son activité physique et mentale, est une fille « cool » sans personnalité, genre « t'sais veux dire » et « c't au boutte ». En fait, une terre fertile pour semer les clichés et faire valoir les images de la femme émancipée et pognée. Jocelyne Rivard-Thériault, femme-mariée en détresse parce que son mari l'a quittée, représente l'éternelle dépendante qui a toujours besoin de quelqu'un pour agir et penser. Carole Sirois, la frondeuse amante d'un homme qui n'ose pas divorcer pour elle, est serveuse dans un snack-bar du Terminus de Thetford Mines.

Et c'est dans cet endroit que nos trois femmes attendent l'autobus retardé par une tempête. Jocelyne accompagnée de Sonia part rejoindre son mari qui s'est planqué à Saint-Bruno. La communication n'a pas vraiment lieu et les personnages nous offrent chacun leur petit numéro de recherche du mâle. Ponctuées de chansons, ces impressions de vie quotidienne des femmes ordinaires s'inscrivent dans le genre comédie dramatique qui s'est beaucoup répandu chez les jeunes auteurs québécois. Comme c'est devenu l'habitude chez Les Pichous de présenter des créations très intéressantes, *Stand-by* l'est surtout par la mise en scène enjouée de Lorraine Pintal et le jeu des comédiennes (Chantal Beaupré, Suzanne Marier et Danièle Panneton).



Danièle Panneton, Suzanne Marier et Chantal Beaupré dans *Stand-by*.

La Contrebandière
d'Antonine Maillet
au Théâtre du Rideau Vert

Antonine Maillet publiait son roman *Mariaagélas* en 1973 et l'adaptait pour la scène en 1974. Cette deuxième version théâtrale, *La Contrebandière*, avec neuf personnages et une progression mieux articulée, devient sa meilleure pièce après ses monologues de *La Sagouine*. Mariaagélas, l'héroïne un peu garçonnière, défie la loi et continue la tradition des Gélas, contrebandiers de père en fils. Son amour pour le connétable Ferdinand déchiré entre le coeur et la raison ne l'empêche pas de mener une vie aventureuse et indépendante. La rivalité des Gélas et des Basile, leurs combats de coq, leur méfiance et leurs complicités forment cette saga des habitants des côtes.

Les appels du large, les secrets de la mer priment sur la sédentarité des lois et des individus. Une force indélébile oblige la transgression. Ni les prédictions de Sarah Bidoche, la cartomancienne, ni les délations de la Veuve à Calixte n'arrivent à contrecarrer les rêves de Mariaagélas à laquelle on pourrait tout enlever, sauf l'aventure.

Roland Laroche orchestre avec beaucoup de justesse et de sensibilité cette machinerie d'ombres et de lumières. Dans des décors et éclairages de Robert Prévost qui crée une atmosphère de mouvement continu, les comédiens nous donnent une performance exceptionnelle. Louise Marleau (Mariaagélas) nous étonne sous les traits de cette jeune fille et prouve encore une fois toute l'étendue de son talent.

Moi Tarzan, toi Jane
de Janette Bertrand
à la Comédie Nationale

Comme il fallait s'y attendre, cette pièce de Janette Bertrand, vieille routière des courriers du coeur, traite des problèmes du couple. Cette absence de communication entre Gaby, joueur de hockey professionnel bien malgré lui et sa femme Jeanne, alcoolique à cause de son père, permet de passer en revue tous les chapelets de principes et tabous que l'univers familial et le système transmettent. Procès des parents, des préjugés. Défense et illustration de la sexualité (on a parfois l'impression d'écouter une ligne ouverte sur le sexe). Bref, une macédoine crue et épicée qu'on retrouve chez la plupart des conseillères populaires en matière matrimoniale. Ça fait rire. Ça choque. On ne parle que de ça. Jouissance ou douleur garantie.

Gaby projette l'image du super-viril mais a peur de devenir tapette et ce n'est qu'après une première expérience qu'il se dira libéré et pourra réaliser son rêve : ouvrir un magasin de sport. Jeanne, violée par son paternel et devenue stérile à la suite de son avortement, réussit à vaincre son alcoolisme à la suite du décès de son père. Ces expériences sont révélatrices de la philosophie du cul (il y a libération seulement par la sexualité) mais les moyens dramatiques utilisés pour démontrer la thèse me semblent un peu grossiers. Que les partenaires ne s'avouent pas leurs problèmes personnels, soit. Qu'ils répètent sans cesse les mêmes rengaines, non. (On a l'impression que l'auteur vient de découvrir le mot tapette et comme un enfant, qu'il le dit à satiété. Écoutez la chanson thème (paroles de Luc Plamondon, chantée par Robert Charlebois) et vous comprendrez. Avec autant d'apartés pour nous démontrer sa théorie de la complémentarité maritale (*Moi Tarzan, toi Jane* ou l'inverse), Madame Bertrand sermonne un peu trop.

Ces huit années de la vie d'un couple sont le « same time, next year » des complexes que Raymond Legault (Gaby) et Louise Turcot (Jeanne) essayent de faire passer la rampe, mais un plateau ne sera jamais une chaire et la clientèle n'est pas toujours la même. Même la mise en scène de Janine Sutto achoppe sur cet amas de clichés à la mode.



Photo : Guy Dubois

Janine Sutto et
Gilles Pelletier
dans
La Contrebandière